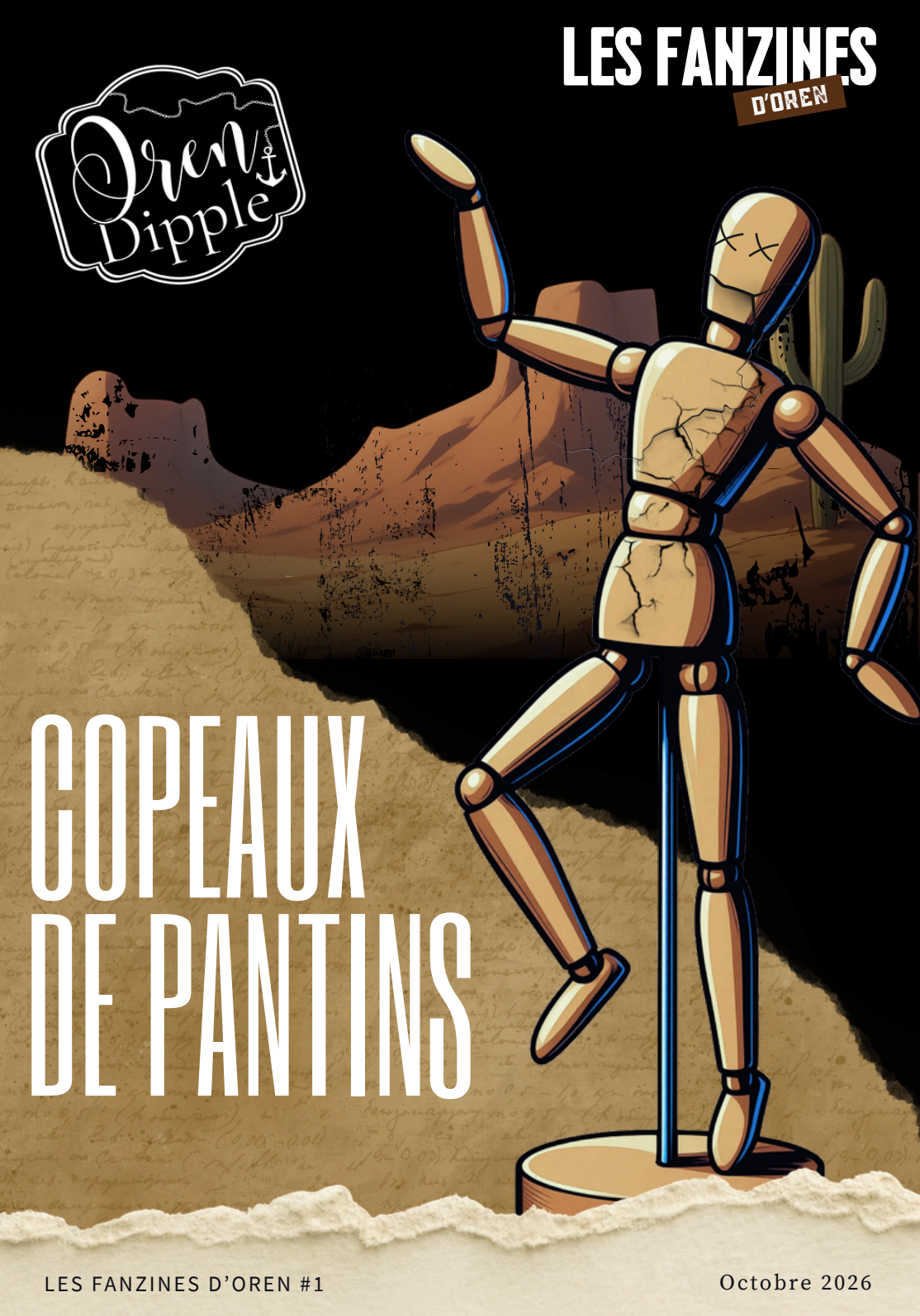
LES FANZINES D'OREN

Oren Dipple



COPEAUX DE PANTINS

Octobre 2026

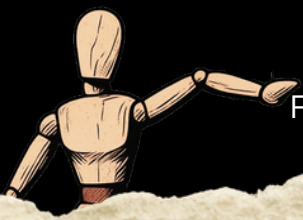

Oren Dipple

LES FANZINES D'OREN

COPEAUX DE PANTINS



Fanzine autour de *Nous n'étions que des Pantins sans filtre*
Textes, conception et mise en page : Oren Dipple
Création graphique : Oren Dipple, à partir d'éléments Canva et d'images générées par IA.
Première édition : octobre 2026
© 2026 Oren Dipple
Tous droits réservés.
Fanzine indépendant — diffusion numérique.



Avant de commencer

Copeaux de Pantins est un fanzine consacré aux coulisses de *Nous n'étions que des Pantins sans filtre*. Il contient donc de nombreux spoilers.

J'y reviens sur la naissance du livre, ses personnages, certaines scènes, les inspirations qui se cachent derrière les textes, mais aussi sur ce qu'il fallait parfois comprendre entre les lignes. Il ne s'agit donc pas d'un simple résumé du livre, mais d'un regard porté, plusieurs années plus tard, sur sa création et sur ce qu'il est devenu.

Si vous n'avez pas encore lu *Nous n'étions que des Pantins sans filtre* et que vous souhaitez découvrir l'histoire sans en connaître les dessous à l'avance, mieux vaut commencer par le livre.

Transparence sur l'utilisation de l'intelligence artificielle

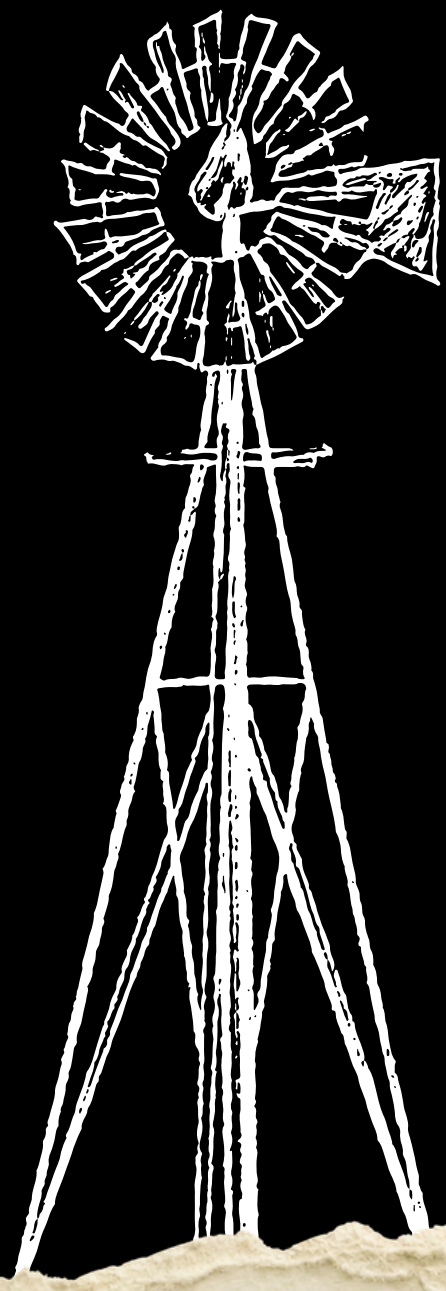
Il m'arrive d'utiliser des outils d'intelligence artificielle dans mon travail. Ils peuvent m'aider pour des tâches périphériques à la création : corriger des fautes d'orthographe, classer ou mettre en ordre certaines idées, chercher une définition ou générer quelques visuels d'illustration.

En revanche, je ne crée pas mes œuvres avec l'IA. Mes livres, mes poèmes, mes chansons et mes textes de fiction ou de poésie sont écrits par moi, puis relus et corrigés par un ami. Je refuse également de commercialiser du contenu généré par une intelligence artificielle.
La seule exception dans mes publications concerne la couverture alternative du carnet de notes de *Nous n'étions que des Pantins sans filtre*, réalisée avec l'aide de l'IA. J'ai depuis décidé de ne pas renouveler l'expérience pour mes futures publications.
Pour résumer, l'IA m'aide surtout dans tout ce qui gravite autour de la création, pas dans la création elle-même.

Dans ce fanzine gratuit, certaines images ont été générées ou retravaillées à l'aide de l'intelligence artificielle (Canva et ChatGPT).
Pour moi, l'IA est un peu comme un lave-vaisselle : un outil pratique pour gagner du temps sur certaines tâches. Mais je prends trop de plaisir à laver ma vaisselle à la main.

SOMMAIRE

- D'où viennent les Pantins ?
- Ce qu'il fallait comprendre
- La part de vrai
- Derrière les personnages
- Une scène sous la loupe
- Les copeaux de l'atelier
- Entre vos mains
- Ce qu'il reste des Pantins
- Bio
- Remerciements





D'où viennent les Pantins ?

LES FANZINES D'OREN



" Notre histoire commence
au canyon du Pendule.
L'époque n'ayant guère d'importance,
et ceci n'étant qu'un préambule,
pardonnez si j'omets volontairement
de vous conter le temps,
puisqu'il s'agit ici,
d'un de ces récits
que l'on dit « intemporels ».
De là à ce qu'il soit vrai,
je ne peux être formel.
Tout dépend de l'état dans lequel
se trouve l'enfant
qui est en vous,
de ce que vous êtes prêt à croire
au risque de paraître fou... "

extrait du texte " Il était un bois dans l'Ouest "

Tout a commencé en 2020… En vérité, ça date de bien avant ça, mais l'idée des Pantins a pris racine au beau milieu d'une année covidée.

J'ai alors 33 ans, une femme, deux enfants et un CDI dans une lunetterie artisanale nantaise. Et je traîne avec moi de nombreuses années de frustration à ne pas pouvoir écrire autant que je le voudrais, autant que j'en aurais besoin.

C'est la course contre le temps. Le petit est dans sa première année de maternelle et la petite vient tout juste de souffler, enfin, de cracher sur sa première bougie. La routine est en place et bien ancrée : le travail me prend 50 % de ma journée et la vie familiale, la seconde moitié.

J'ai un manuscrit de roman qui traîne dans un tiroir depuis quelques années maintenant et qui attend sagement que je lui offre un peu d'attention. Mais comme tout jeune parent qui se respecte, mon attention se porte davantage sur l'évolution de mes gamins que sur celle de ma carrière.

Et alors que nous avancions toutes et tous, la tête dans le guidon, le président prit le micro et décida de mettre le pays, nos vies, à l'arrêt.

Un mois, deux mois… à rester enfermé H24 avec ma famille, à aider ma fille à ramper puis à marcher, et mon fils à écrire, lire et compter… Oui, y a pas d'âge pour grandir.

Mais après avoir passé la moitié du temps avec les miens, que faire des 50 % restants ?

J'ai commencé par improviser et masteriser une partie de jeu de rôle via Messenger avec mes proches. Puis j'ai composé quelques chansons, lu quelques livres, écrit quelques poèmes… jusqu'à ce que le même président reprenne le micro et relance la machine…

Retour au train-train quotidien, mais j'ai le sentiment d'avoir déraillé.

J'ai goûté à la vie rêvée, équilibrée, entre ma famille et ma passion. Et me voilà de nouveau derrière l'établi, à fabriquer de l'inutile en grande quantité, sans la moindre reconnaissance. Produire, produire, produire. Pour qui ? Pourquoi ?

Des lunettes hors de prix, jetées à la moindre impureté microscopique. Du temps gaspillé pour gagner à peine de quoi finir le mois.

Et pendant ce temps, mes enfants grandissent sans moi…

Et pendant ce temps, les mots s'entassent en moi…

Et surtout, un constat implacable.

Une épidémie mondiale avait tué des centaines de milliers de personnes.

Des gens qui n'avaient rien demandé, qui ne faisaient pas de vagues. Certains avaient bossé toute leur vie et voulaient enfin profiter de leur retraite. D'autres se levaient chaque matin pour aller travailler, gagner leur salaire et mettre quelques billets de côté pour payer des vacances à leurs mômes.

Beaucoup avaient des projets, des rêves qu'ils remettaient au lendemain parce que la vie en avait décidé ainsi.

Parce que ce monde, cette société, décide à notre place de ce que l'on doit faire de notre existence.

Combien d'entre nous ont signé pour un job alimentaire « en attendant » et n'en sont jamais sortis ?

Et en un instant, tout s'est arrêté.

Comme ça.

Sans raison.

Pour rien.

Chaque soir, on nous annonçait le nombre de morts à la télé. Et chaque soir, je me posais la même question :

Et si ma vie s'arrêtait demain sans que j'aie eu le temps de VRAIMENT la vivre ?

Un soir de juillet, seul face à l'écran de mon ordinateur, j'ai décidé de créer « Oren le conteur ».

J'ai ouvert un nouveau compte Insta, une chaîne YouTube, une page Facebook, et j'ai partagé mes écrits et mes chansons aux inconnu·e·s de la toile.

Et j'ai découvert quelque chose de nouveau : l'intérêt.

Des étrangers s'intéressaient à mes mots, à mon travail, à ma plume. Plus qu'on ne s'y était jamais intéressé auparavant. C'était grisant, presque addictif.

Et tandis que le monde virtuel glorifiait mon art, mon réel se faisait de plus en plus gris.

Notre quotidien était régi par des obligations et des interdictions. Distanciation sociale, masques imposés, QR codes, pass sanitaire… Il suffisait de mettre un pied dehors pour qu'on te crache à la gueule tout ce que tu DOIS faire, sans jamais te demander ce que tu aimerais faire. Ce que tu aimerais être.
Et derrière les machines, même refrain.

Je me sentais enchaîné. Et les liens étaient de plus en plus serrés. Ma routine n'était plus qu'injonctions et injections.

Et ce sentiment me suivait jusque dans la chambre de mes enfants.

Ma seule bouffée d'oxygène, je la trouvais dans l'écriture et dans le partage de mes mots sur les réseaux. Je me shootais aux commentaires élogieux sans voir que je m'éloignais de ma famille.
Et puis j'ai écrit « *Entre deux rives* ».





[...]

J'erre entre les deux,

entre vivre et mourir.

Le palpitant frappant ma poitrine

sans trop savoir pourquoi.

À quoi bon s'accrocher

pour quelques souvenirs

embrumés par le temps

qui m'éloigne de toi.

Point d'avenir pour celui qui ne se souvient pas.

[...]



extrait du texte " Entre deux rives "

Ce premier texte était inspiré par la BO de Red Dead Redemption 2. L'harmonica lancinant, la chaleur étouffante, la mort tapie dans un nuage de poussière, et puis les vastes plaines de l'Ouest, l'horizon à perte de vue, la cavalcade sauvage, les cheveux au vent, la liberté dans le sang.

En trois mots : la grande évasion.

Ainsi est né « Personne », un pantin de bois prisonnier de ses fils, entravé sous les doigts d'un marionnettiste avide de richesse. Un Pinocchio coincé entre le XIXe siècle et notre époque. Entre la conquête de l'Ouest et les smartphones.

Jour après jour, nuit après nuit, j'ai couché sur le papier tout ce que je gardais en moi, toute la frustration accumulée depuis des lustres à laisser les autres dicter mon identité : le fils, le frère, l'époux, le père, l'ami, l'employé, le collègue, le citoyen… Le pion remplaçable qu'on prend puis qu'on jette. Le livreur de pizzas qu'on affuble d'une pancarte et qu'on envoie au rond-point faire la pute…
pardon, la pub !

J'étais l'écrivain qui n'écrivait rien.

Rien de concret, rien qui ne s'imprime sur papier. Et le peu que je pondais, je n'arrivais même pas à en voir le terme. Des histoires inachevées plein les carnets, des chansons avortées plein les disques durs…

J'ai tout vomi sur la page blanche.

J'écrivais la nuit jusqu'à 3 heures, le matin avant l'embauche de 8 heures, à la pause de 10 heures, à celle de 13 heures, puis de 15 heures, et j'écrivais encore dans le Navibus qui me ramenait sur mon île...

Mais devoir m'arrêter d'écrire pour produire me rendait malade. Poser la plume pour aller me baiser les doigts en emboîtant des verres de lunettes de soleil pour des starlettes américaines et des bourgeois pétés de thunes, et le faire pour à peine plus d'un SMIC. Pour voir ensuite cet argent partir dans les factures, sans jamais avoir de quoi partir en vacances, aller voir la mer...

Lorsqu'une énième décision d'interdire la musique au travail fut prise, je claquai définitivement la porte de l'entreprise, emportant avec moi les restes de l'épave que j'étais devenu...

Parce qu'à force de n'être que ce que l'on attend de vous, on finit par ne plus être celui qu'on espérait devenir.

L'écriture des Pantins s'est faite durant la période la plus sombre de ma vie. Une dépression que je n'ai pas vue venir. Ou plutôt que j'ai sentie arriver et dans laquelle je me suis jeté corps, cœur et âme.

À cette époque, j'ai fait beaucoup de mal à beaucoup de monde et j'ai failli tout perdre. Absolument tout.

Mais j'avais la chance de pouvoir écrire, d'avoir une femme aimante et un congé parental à prendre.

Durant l'hiver 2021, j'ai travaillé d'arrache-pied sur les Pantins. Sans prendre le temps de planifier, de mettre mes idées en ordre. J'écrivais comme ça venait, en essayant de suivre le fil rouge que je m'étais imposé : être capable de se libérer de tous ces fils qu'on nous impose et qu'on s'impose aussi, parfois, à nous-mêmes.

Et après plusieurs mois d'incertitude, de perte de confiance, de crises d'angoisse et de colère à m'en cogner la tête contre les murs… j'ai publié mon premier livre :



• Ce qu'il fallait comprendre

résumé de 4e de couverture de " Nous n'étions que des Pantins sans filtre "

Accepteriez-vous de vous soumettre au bon vouloir d'une force supérieure ?
De ne prendre vie que sous les doigts d'un manipulateur, en quête de lumière, comme d'insignifiants Pantins de bois ?
Une existence privée de liberté, de libre arbitre...

Bien sûr que non, évidemment, qui le voudrait ?!
Et pourtant...

Les liens ne sont pas toujours visibles, mais ils existent et nous emprisonnent au fil du temps.
Marionnette ou Marionnettiste ?
Qui êtes-vous vraiment...

"Personne", pantin sculpté dans un bois mystérieux par un taulard en cavale en quête d'argent facile, décide un jour de couper ses fils afin de goûter aux joies d'une vie sans entrave.

" Nous n'étions que des Pantins sans filtre " est un recueil poético-philosophique d'une cinquantaine de poèmes et textes poétiques contant l'histoire de marionnettes dans une ambiance Western.



Le titre *Nous n'étions que des Pantins sans filtre* est né de ces moments où je suis passé de celui qui ne dit rien à celui qui tient tête. Là aussi, il y aurait tant à dire que je préfère survoler le sujet pour l'instant et l'aborder dans le prochain fanzine, consacré à mon deuxième livre.
Disons simplement que la marionnette obéissante a fini par défier le marionnettiste après avoir réalisé qu'il était lui-même le pantin de son addiction.
Car c'est là, le sujet principal du livre.



Un pantin de bois n'est manipulé que par la main qui contrôle ses fils. Mais une fois libéré, l'est-il réellement ?
Il est facile d'identifier les plus grosses ficelles qui nous emprisonnent à nos croix d'attelle. Ce sont les obligations du quotidien. Elles sont maniées de main de maître par un parent, un prof, un patron… Le besoin d'argent aussi est un manipulateur de première. Il nous oblige à accepter notre sort, à nous lever chaque matin, à quitter nos moitiés, nos enfants, pour aller au labeur. D'un lever de pouce, il nous traîne devant la pointeuse et nous courbe l'échine d'un majeur tendu.
Alors on s'émancipe. On quitte les bancs de l'école, on se met à son compte et on économise ce qu'il faut pour se sentir enfin libre.
Et pourtant…

Il existe d'autres fils, solidement attachés autour de nos poignets, de nos chevilles… L'addiction, le désir, l'ego, le besoin d'être aimé, reconnu, admiré, le regard des autres… L'amour, la colère, nos émotions… Et certains de ces liens ne viennent pas d'ailleurs : nous les avons noués nous-mêmes.

L'ennui, c'est qu'il n'y a parfois personne de l'autre côté dont il serait facile de se séparer.

En 2020, je me suis libéré d'une existence qui m'étouffait grâce à l'écriture et aux réseaux, puis j'ai commencé à me « shooter » aux commentaires. Le type coupe un fil et découvre qu'il s'en est attaché un autre !

Et pendant que l'écriture me libérait, elle commençait aussi à m'éloigner de ma famille. J'étais devenu la marionnette de mon ambition, le pantin de mon besoin d'être lu, d'être vu, d'exister.

Dans *Pantins sans filtre*, Personne n'est pas seulement un pantin qui rêve de couper ses fils. Il est celui que j'étais à ce moment-là. Celui que j'avais été. Et probablement celui que nous sommes tous un peu lorsque nous acceptons, parfois sans même nous en rendre compte, de devenir ce que les autres attendent de nous.

C'est pour ça que je l'ai appelé Personne.
Parce qu'avant de savoir qui il voulait devenir, il devait commencer par comprendre qu'il n'était plus personne. Son corps de bois n'était que l'écrin dans lequel d'autres rangeaient leurs exigences, leurs besoins.
Remplissez une coquille de noix avec de l'eau : la coquille existe toujours, mais à l'intérieur, tout devient vague.

Alors, pour écrire ce livre, j'ai cherché qui étaient ces marionnettistes de l'ombre qui nous manipulent sans que l'on en ait réellement conscience...

MARIONNETTISTE : POÉSIANNE
Fil invisible : l'obsession
Emprise : le besoin d'écrire pour se sentir vivant.

Poésianne, c'est l'écriture devenue maîtresse. Celle qu'on aime assez pour lui donner ses nuits, son corps, ses douleurs et tout ce qu'il reste quand le reste ne suffit plus.
Le narrateur sait qu'elle le bouffe. Il sait qu'il lui appartient un peu plus à chaque vers. Pourtant, il ne cherche pas à s'en libérer. Au contraire, il lui tend lui-même ses fils et lui demande de tirer dessus.
Parce qu'il ne sait plus très bien s'il écrit pour se sentir vivant ou s'il a besoin d'écrire pour ne pas crever.
Et quand une passion devient indispensable pour tenir debout, difficile de savoir à quel moment elle a commencé à nous tenir par les ficelles.

[...] Je te veux, Poésianne.
Je te veux en mon sein.
Remplace ces organes
qui ne servent à rien.
Toi et moi sur la paille,
mon aiguille dans ton foin,
que tes doigts s'encanaillent
quand je ne rime à rien. [...]

extrait du texte " Poésianne "

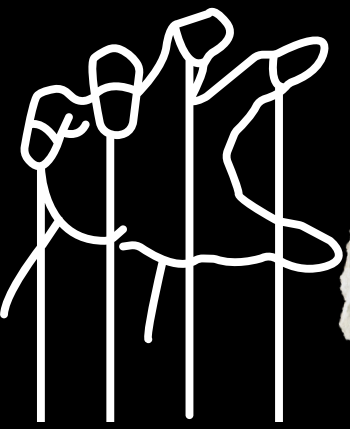
Elle s'est assise devant sa nouvelle coiffeuse
trouvée la veille,
dans une brocante.
Elle déclinait là,
poussiéreuse,
parmi les babioles agonisantes.
Elle s'y est mirée ce matin
s'est longuement dévisagée,
puis s'est jetée du fond de teint,
noircie les cils, peinturlurée
autour des yeux, les lèvres,
dissimulant derrière ses fioritures,
comme le ferait un orfèvre
qui voudrait vendre des impostures,
les agaçantes imperfections,
qu'elle savait tellement nombreuses,
devenant ainsi « contrefaçon »
dans le miroir de la coiffeuse.
[...]

extrait du texte " Y a des miroirs qui reflètent mal "

MARIONNETTISTE : LE MIROIR
Fil invisible : l'apparence
Emprise : le besoin de correspondre à l'image que l'on croit devoir renvoyer.

La jeune femme est persuadée de connaître ses imperfections. Elle les traque, les dissimule, les maquille, jusqu'à devenir cette « contrefaçon » qu'elle préfère finalement à son véritable visage.
Lorsque le miroir lui montre ce qu'elle est à l'intérieur, elle ne se reconnaît pas. Pire : elle préfère croire le miroir défectueux plutôt que remettre en question l'image qu'elle a d'elle-même.

Car le véritable marionnettiste n'est pas accroché au mur. Il est dans son regard, nourri par celui des autres, par les diktats, les modèles et toutes ces conneries qui nous expliquent à quoi il faudrait ressembler pour être beau.
Elle finit même par détruire la seule chose capable de lui montrer autre chose que ses prétendus défauts.



[...]
En ce monde et outre-tombe
toujours les corps courbent l'échine.
Qu'ils soient rupins ou crève-la-faim,
les chercheurs d'or ont mauvaise mine.
[...]

extrait du texte
" Les chercheurs d'or ont mauvaise mine "

MARIONNETTISTE : L'OR
Fil invisible : la richesse
Emprise : posséder toujours plus, quitte à oublier de vivre.

Les chercheurs d'or passent leur vie à courir après une richesse censée leur offrir la liberté. Alors ils travaillent, accumulent, entassent, avec cette idée qu'un peu plus suffira peut-être à les rendre heureux. Puis encore un peu. Et encore.

Seulement, pendant qu'ils comptent leurs pièces, personne ne compte les années qui passent.

Le marionnettiste n'est pas l'argent. C'est la place qu'on finit par lui donner. Ce besoin de posséder, cette peur de manquer, cette foutue manie de sacrifier aujourd'hui en espérant pouvoir vivre demain.
Alors ils s'épuisent à devenir riches en oubliant qu'ils possédaient déjà quelque chose de bien plus précieux : du temps.
Et celui-là, même avec tout l'or du monde, impossible d'en racheter.

[...] Voilà ce qu'il se passe quand on met un jouet d'adulte dans les mains d'un môme. Ce n'est pas l'arme qui sème la mort, c'est celui qui s'en sert.
Un revolver ne chante guerre qu'entre les doigts d'un belliqueux.

La vie ne manque pas d'ironie...

À toi l'ami ! Puisses-tu reposer en paix. Nous boirons chaque jour à ta santé, un Scotch fumant dans un godet et ce jusqu'à nos funérailles, mais ne crains point pour nos entrailles. L'alcool n'a jamais tué personne [...]

extrait du texte " Un Revol'verre ne chante guerre "

MARIONNETTISTE : LE VERRE

Fil invisible : l'alcool
Emprise : croire maîtriser ce qui finit par nous contrôler.

Le buveur est persuadé que le verre n'y est pour rien. Après tout, ce n'est qu'un verre. Un objet inoffensif entre les mains de celui qui sait s'en servir.
Exactement comme ce revolver qu'il vient de défendre quelques lignes plus tôt.
Alors il boit. À la vie, aux copains, aux morts. Il boit parce qu'il aime ça et surtout parce qu'il est convaincu de pouvoir s'arrêter quand il veut.
Car le véritable marionnettiste n'est pas au fond de la bouteille. Il apparaît lorsque celui qui la vide commence à croire qu'il en tient encore le goulot.
Et pendant qu'il lève son verre à la santé des autres, il ne voit pas les fils qui se resserrent autour de la sienne.

[...]
N'y vas pas, je t'en prie, n'y vas pas !
Oublie ton ailleurs et reste avec moi.
Vois, regarde autour de toi
comme tout est joli !
Comme tout est joli,
comme un p'tit paradis.
Il serait folie de quitter cet endroit,
il n'est rien en ce monde
qui puisse être mieux que ça.
[...]

extrait du texte " N'y vas pas "

MARIONNETTISTE : LE PÈRE
Fil invisible : l'amour
Emprise : retenir l'autre par peur de le perdre

Le père aime son enfant au point de vouloir le garder à l'abri de tout. Alors il lui parle des dangers, des désillusions, de tous ceux qui sont partis chercher mieux ailleurs et qui en sont revenus cabossés. Il croit le protéger du monde quand il cherche surtout à empêcher le monde de le lui prendre. Car tous les fils ne sont pas noués pour faire du mal. Certains le sont avec tendresse, avec les meilleures intentions du monde, par ceux qui nous aiment tellement qu'ils préféreraient parfois nous voir rester plutôt que nous regarder partir.

Mais à trop vouloir protéger l'oiseau de la chute, on peut finir par l'empêcher de voler.

Je me suis perdu,
un soir,
dans le jardin d'une autre.
Pour un parfum
qui ne ressemble en rien
aux effluves du tien.
Parfum d'un jardin
qui m'éloigne du nôtre.
Senteur obsédante
qui me hante
et me tourmente.
Envahissante émanation
d'une autre luxuriance
qui se plait à m'ôter toute réflexion
pour que je m'en retourne
cueillir l'insouciance
qui fleurit dans son antre,
en toute saison.
[...]

extrait du texte " Au fond des roses "

MARIONNETTISTE : LA ROSE
Fil invisible : le désir
Emprise : céder à l'interdit jusqu'à sacrifier ce que l'on aime

Le narrateur s'est égaré une fois dans le jardin d'une autre. Une erreur, se raconte-t-il. Une aventure sans lendemain qu'il suffirait de taire pour reprendre sa vie là où il l'avait laissée.

Seulement, le parfum lui reste dans le crâne. Alors il revient. Une fois, puis une autre, jusqu'à ne plus vraiment pouvoir parler d'égarement puisqu'il connaît désormais parfaitement le chemin.
Car le véritable marionnettiste n'est pas cette autre femme. C'est le désir qu'elle réveille en lui, cette envie de retrouver l'interdit malgré ce qu'il risque de perdre.
Et à force d'aller voir si les roses sont plus belles dans le jardin d'à côté, il laisse crever celles qui poussaient dans le sien.

[...]
Plus personne ici-bas, ma Bella Luna,
ne lève les yeux pour y trouver
merveilles.
Les étoiles n'attirent plus
que les quelques printemps
qui n'ont pas encore l'âge
d'écrire des atrocités.
Plus personne, c'est comme ça,
ma Bella Luna,
Ne s'intéresse à toi, pas plus qu'au soleil,
quand la toile les attire
et les scotche à l'écran,
ils n'ont d'autre choix
que de s'y abandonner.
[...]

extrait du texte " Luna "

MARIONNETTISTE :
LA TOILE
Fil invisible : le regard des autres
Emprise : chercher la lumière jusqu'à ne plus voir ce qui nous entoure.

Dans Luna, les Hommes ont cessé de lever les yeux. Le ciel, les étoiles, le soleil ne suffisent plus à attirer leur regard. Désormais, c'est la toile qui les captive et les scotche à leurs écrans. On y cherche l'attention, la reconnaissance, cette petite lumière capable de nous donner l'impression d'exister un peu plus fort. Alors on regarde ceux qui brillent et on cherche, à notre tour, comment se faire remarquer.

Parce qu'à force de vouloir se mettre en lumière, on finit parfois par ne plus voir tout ce qui brillait déjà autour de nous.

[...]
« Un Pantin de bois ne pense pas.
Un Pantin se doit,
car tel est le contrat,
d'oublier ce qu'il est,
d'accepter son sort,
de trimer sans jamais
exprimer désaccord. »

Tels sont les ordres
donnés aux Pantins
par le marionnettiste Tyran
qui, au fil du temps,
ne cherche qu'à détruire
pour mieux asservir.
[...]

extrait du texte " Ton nom est Personne "

MARIONNETTISTE :
LE TYRAN
Fil invisible : l'obéissance
Emprise : devenir ce que l'on attend de nous plutôt que ce que l'on voudrait être.

Le Tyran n'attend pas de Personne qu'il réfléchisse, qu'il rêve ou qu'il choisisse sa route. Un pantin doit obéir, faire ce pour quoi il a été fabriqué, rapporter de l'argent et surtout fermer sa gueule. C'est le contrat.

C'est probablement le marionnettiste le plus facile à reconnaître, parce que ses fils sont encore visibles. Il représente tous ceux qui décident à notre place de ce que nous devons être et nous apprennent à accepter notre sort plutôt qu'à le choisir.

Mais en appelant son pantin Personne, le Tyran lui offre sans le vouloir la première chose dont il avait besoin pour lui désobéir : une identité.

Car à force de répéter à quelqu'un qu'il n'est personne, il pourrait bien finir par vouloir devenir quelqu'un.



Bien d'autres marionnettistes sont évoqués tout au long du livre.

Il y a la tribu, dans *Aponi*, qui voudrait décider de qui l'on peut aimer.

Les parents, dans *Le Con, la Pute et leur Enfant*, dont les manques et les erreurs continuent de tirer sur les fils bien après l'enfance.

La loi, dans *Chasse à l'homme*, qui poursuit celui qui refuse de rentrer dans le rang.

Le temps, qui traverse plusieurs textes et nous rappelle qu'on peut couper toutes les ficelles du monde sans jamais réussir à arrêter les aiguilles.

Il y a aussi la religion, le deuil, la peur, le passé, l'amour, la haine … Toute une bande de manipulateurs plus ou moins visibles qui se passent la croix d'attelle au fil d'une vie.

Et c'est peut-être ça, finalement, qu'il fallait comprendre.
Couper ses fils ne suffit pas à devenir libre.
La liberté commence peut-être simplement le jour où l'on choisit soi-même lesquels on accepte de garder.

La part de vrai

image générée par IA



Tout n'est pas « vrai » dans *Pantins sans filtre*.

Mais tout n'est pas inventé non plus.

Il y a bien sûr Personne, ce pantin de bois qui erre dans un Far West imaginaire en cherchant désespérément à couper les fils qui le retiennent prisonnier. Mais tous les textes du livre ne racontent pas son histoire et tous ne cachent pas forcément un marionnettiste derrière le décor. Certains racontent son voyage. D'autres parlent d'amour, de deuil, du temps qui passe, de souvenirs, de mort ou de liberté. Ils appartiennent au même univers, mais Personne n'en est pas toujours le personnage principal.

En grattant sous la poussière du désert, on peut déceler quelques traces du réel. Un auteur met toujours un peu de lui dans ses écrits. Sa vie peut être diluée sous des couches de rimes, de métaphores… Il peut modifier les noms, les lieux, l'époque… enrober le tout de poésie, de fantastique, de science-fiction… mais sous l'écorce, il reste la même sève.

Dans *Nous n'étions que des Pantins sans filtre*, il y a un peu de moi, évidemment. Mais aussi des gens que je connaissais, des histoires que j'avais vécues et d'autres qu'on m'avait racontées. Des moments dont j'avais été l'acteur, d'autres dont je n'avais été que le témoin.

Tout ça s'est mélangé à la fiction jusqu'à ce qu'il devienne parfois difficile de savoir exactement où s'arrêtait le réel et où commençait le reste.

J'ai longtemps présenté *Pantins sans filtre* comme une fiction poético-philosophique. C'était plus simple. Parce qu'une fois planqué derrière un pantin, un chercheur d'or, un père, un ivrogne ou n'importe quel autre paumé traversant ces pages, je pouvais raconter des choses que je n'étais pas forcément capable de raconter à visage découvert.

Tout n'est donc pas autobiographique. Tout n'est pas vrai. Et surtout, tout ne m'est pas arrivé.

Mais il y a des émotions vécues dans ces histoires. Une personne réelle derrière un personnage fictif. Une colère déplacée de quelques milliers de kilomètres et d'un bon siècle. Un souvenir déformé, exagéré ou complètement réinventé jusqu'à ce qu'il puisse enfin entrer dans le livre.

Parfois, je n'ai gardé d'une histoire réelle qu'une sensation, une phrase ou une image. D'autres fois, j'ai presque tout conservé en changeant juste assez de choses pour travestir la réalité. Je me suis dispersé un peu partout dans ce bouquin, parfois volontairement, et parfois sans même m'en rendre compte.

[…]
À SadnessHill, il est un enfant sage,
pas du genre à prendre les douteux chemins.
Souvent dans la lune,
toujours dans les nuages,
il se ménage,
paraît que ça permet d'aller loin.
Il n'est pas coureur, pas cogneur de ballons,
pas plus que tireur ou égorgeur de poissons.
Il n'est qu'un rêveur,
un liseur, un penseur,
un silencieux, studieux,
qui semble toujours ailleurs.
Alors forcément, pour le vieux "courant d'air",
il est assez loin du fils espéré.
Voici donc comment l'on déçoit son père :
rien qu'en existant,
en étant comme on naît.
[…]

extrait du texte " Enfance à SadnessHill "



SadnessHill n'existe sur aucune carte.
Enfin… pas sous ce nom.

Derrière cette colline paumée de mon Far West se cache le quartier de mon enfance, entre Chantenay et la butte Sainte-Anne, à Nantes. J'ai simplement remplacé les rues par des chemins poussiéreux, les bars par des saloons et donné à mes souvenirs quelques airs de western.

L'enfant de SadnessHill, c'est moi.
J'étais un gamin d'intérieur. Un rêveur, un lecteur, un penseur, comme je l'écris dans le texte. Mon père était tout l'inverse : un manuel, un homme d'extérieur. Là où je pouvais passer des heures dans mes bouquins et mes pensées, lui appartenait davantage au monde du concret, du physique, du dehors.

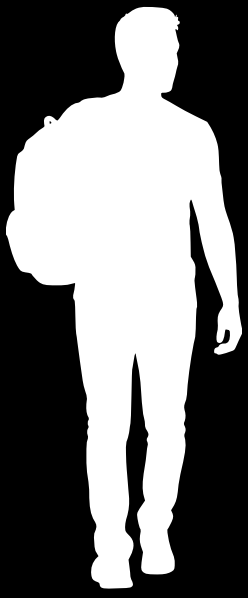
Nous n'avions presque rien en commun.

Et puis il y a eu son addiction à l'alcool…

Je n'ai pas voulu réécrire mon enfance en lui donnant des coups et des violences qu'elle n'avait pas connus. Le texte le dit lui-même : « il est loin d'avoir connu la pire des enfances. » Ce que je raconte est ailleurs. Dans la distance entre un père et son fils qui ne se comprennent pas. Dans la déception réciproque. Moi qui n'étais pas le fils qu'il aurait probablement imaginé. Lui qui était loin du père que j'aurais voulu avoir.

C'est sans doute pour ça que les deux passages se répondent :
« Voici donc comment l'on déçoit son père : rien qu'en existant, en étant comme on naît. »
puis :
« Voici donc comment l'on déçoit son fils, rien qu'en oubliant l'importance d'être père. »

Le reste appartient davantage à Personne et à son histoire. Mais pour construire SadnessHill, je n'ai pas eu besoin d'inventer grand-chose.
J'ai surtout pris Nantes, mon enfance et mon père…
et j'ai foutu un peu de poussière dessus.



[…]
À SadnessHill,
notre brave a gardé silence.
À quoi bon parler quand personne n'écoute,
ou que ceux qui entendent
s'offrent aux oublliances
qui parfument liqueurs,
et aveuglent, goutte à goutte.
Et puis un jour de septembre, il a quitté la ville.
Baluchon sur le dos,
espoirs sous le bras,
il a fui la colline de SadnessHill,
pour un horizon sans gueules de bois.
[…]

extrait du texte " Enfance à SadnessHill "

extrait du texte " Ne viens pas pleurer sur ma chemise "

[…]
Ne viens pas pleurer sur ma chemise
si tu n'as pas le moral.
Si tu ne te sens pas comprise,
si ton cœur est bancal.
Tu as choisi la bougie,
faute de trouver le brasier,
la vacillante manque de folie
et l'incendie part en fumée.
Voici donc ce qui arrive
quand on se contente de peu.
Je ne vois pas pourquoi
ma chemise
devrait subir l'eau de tes yeux.
[…]



Ne viens pas pleurer sur ma chemise est née des complaintes de femmes qui se disaient malheureuses en couple. Elles se plaignaient de leur homme, de ses silences, de ce qu'il ne leur apportait plus ou, peut-être, ne leur avait jamais apporté.

Et pourtant, malgré les larmes et les mêmes conversations qui revenaient encore et encore, partir ne semblait jamais vraiment envisageable.

Alors je les écoutais, bien sûr. Mais leurs confessions réveillaient en moi le souvenir de la première fille venue souiller ma chemise.

Ma première peine de cœur.

J'étais au collège et fou amoureux d'une fille avec qui j'étais en couple. Jusqu'à ce qu'elle finisse par me préférer un autre garçon. Quelque temps plus tard, lorsqu'il l'a quittée, elle est revenue vers moi avec son chagrin sous le bras.

Des années plus tard, en écoutant ces femmes me raconter leurs relations malheureuses, je retrouvais quelque part cette vieille sensation : celle d'être l'épaule sur laquelle on vient pleurer lorsque le choix que l'on a fait n'a finalement pas tenu ses promesses.

Alors, à force de les écouter, j'ai fini par me demander pourquoi on pouvait passer autant de temps à regretter la vie que l'on n'avait pas, tout en continuant à s'accrocher à celle qui nous rendait malheureux.

C'est de là que sont venues la bougie plutôt que le brasier, le silence plutôt que la symphonie, le radeau plutôt que le navire. Toutes ces images racontent finalement la même chose : ce que l'on accepte par peur d'aller chercher ce que l'on voudrait vraiment.

Le narrateur, lui, en a marre d'écouter. Il n'a plus envie d'offrir sa chemise pour éponger les conséquences des choix des autres. Alors il devient sec, cruel, parfois franchement injuste. Mais derrière son agacement se cache finalement une question assez simple :

Combien de temps peut-on se plaindre d'une prison dont on garde soi-même la clé ?





[…]
Ne viens pas pleurer sur ma chemise
si tu as du vague aux larmes.
Ma liquette n'est pas église
pour y soulager ton âme.
Tu as choisi ton radeau,
faute de trouver un navire,
ne t'étonne pas
si tu prends l'eau,
sois pas surprise
si tu chavires.
Voici donc ce qui arrive
quand on abandonne tout espoir.
Fous donc la paix à ma chemise
et va te couler dans un mouchoir.
[…]

extrait du texte " Ne viens pas pleurer sur ma chemise "

[…]
Sans toi je suis sans toit car tu es ma maison.
Et s'il n'a de maison,
c'est mon corps qu'est dehors,
et si mon corps est dehors
alors mon corps est mort,
et si mon corps est mort,
mon cœur l'est plus encore.
[…]

extrait du texte " Sans Toi "

Sans toi est probablement l'un des textes les plus directement liés à ma vie.

Quelques mois après la naissance de notre fils, ma femme a dû être hospitalisée pendant près de trois semaines dans un service de cancérologie. Je me suis retrouvé seul avec notre bébé pendant qu'elle subissait une lourde opération.

Mais pour comprendre la peur qui se cache derrière ce texte, il faut remonter quelques mois plus tôt.

La naissance de notre fils, fin juillet 2016, s'était très mal passée. Les médecins avaient dû pratiquer une césarienne en urgence. J'ai eu mon fils dans les bras vers cinq heures du matin, pendant que sa mère, qui avait perdu beaucoup de sang, était emmenée dans un autre service.

Je suis resté avec lui toute la journée. Je n'ai pu retrouver ma femme qu'en début d'après-midi. Et elle n'a pu voir son enfant, pour la première fois, qu'en soirée.

Ce jour-là, j'avais failli les perdre tous les deux.

Et l'histoire aurait pu s'arrêter là.

Seulement, pendant la césarienne, les médecins avaient découvert une masse. Quelques mois plus tard, les analyses ont révélé qu'elle devait être opérée et recevoir un traitement par chimiothérapie au cours de l'intervention.

En février 2017, quelques mois à peine après avoir cru pouvoir la perdre une première fois, je l'ai donc regardée repartir à l'hôpital.

Cette fois, je suis rentré sans elle.

Il ne restait que notre fils et moi à la maison, avec cette foutue peur que l'absence puisse devenir définitive.

C'est de là que vient *Sans toi*.

Quand j'écris « Sans toi je suis sans toit car tu es ma maison », il n'y a pas vraiment de personnage derrière lequel me cacher. Pas davantage lorsque le narrateur imagine celle qu'il aime partir vers d'autres ports ou se décrit comme un pantin qui ne serait plus animé par aucune main.

J'ai simplement pris cette peur et je l'ai déplacée. J'en ai fait une absence, une fuite, un départ, parfois presque une rupture, parce que la poésie permet aussi de déguiser ce qu'on n'a pas forcément envie de nommer.

J'avais simplement peur qu'elle ne revienne pas.

[…]
Sans toi comment rêver,
comment aimer,
comment sourire ?
Comment continuer d'exister,
comment survivre, ne pas souffrir ?
Souffrir du vide et de l'absence,
du mal de vivre et du silence.
Vivre sans toi, c'est vivre sans cœur,
voilà pourquoi sans toi je meurs.
[…]

extrait du texte " Sans Toi "

« SANS TOI » CHANSON DISPONIBLE SUR MA CHAÎNE YOUTUBE

Écrire est une thérapie égoïste.

On couche sur le papier nos émotions, nos sentiments, sans vraiment laisser de place aux autres. On déverse sa douleur après une rupture, sa colère après une tromperie, sa tristesse après un décès ou sa joie après une naissance…
On se psychanalyse à coups de mots.

Écrire permet de prendre du recul sur les choses. Écrire à chaud peut même éteindre le volcan qui gronde en nous avant qu'il n'entre en éruption. On panse nos blessures, on vide notre sac, on se déleste pour mieux s'envoler.

Moi, j'ai toujours écrit le chagrin pour mieux vivre le bonheur. Pour me sentir plus léger. Me débarrasser du poids de la vie, du fardeau d'être en vie.
Quand certains soignent leurs blessures à coups de cachetons, moi, j'en fais des poèmes, des chansons… Je transforme ce qui me pèse en quelque chose que je peux poser quelque part et laisser derrière moi.

Voilà pourquoi il y aura toujours une part de vrai entre les lignes d'un écrivain, d'un poète, même lorsqu'il raconte la plus invraisemblable des fictions. Parce qu'on peut inventer un personnage, un monde, une époque, maquiller les souvenirs jusqu'à les rendre méconnaissables. Mais quelque part sous l'encre, il reste toujours un peu de celui qui tenait la plume.

Et c'est peut-être là que se trouve la véritable différence entre l'homme et la machine.

LES FANZINES D'OREN



" Mais si mon nom est "Personne"
comme il ne cesse de le dire,
qu'il sache qu'au sein des Pantins
que nous sommes
Personne est celui qui jamais n'abandonne. "

extrait du texte " Ton nom est Personne "

PERSONNE

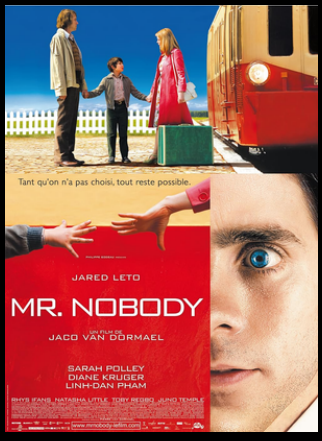
LE PANTIN LIBRE

image générée par IA

Avant d'être un pantin de bois paumé quelque part dans les grandes plaines de l'Ouest, Personne était déjà moi.
Enfin… presque.

À mes débuts sur les réseaux sociaux, je me cachais derrière le pseudo Mr Nobody, en référence à **Mr. Nobody**, film écrit et réalisé par le Belge Jaco Van Dormael, sorti en 2009, avec Jared Leto dans le rôle principal.

Le film raconte l'histoire de Nemo Nobody. En 2092, alors que l'humanité est devenue quasiment immortelle, Nemo est le dernier mortel et approche de la fin de sa très longue vie. Il raconte son existence, ou plutôt ses existences, car ses souvenirs empruntent plusieurs chemins possibles. Tout part notamment d'un gamin planté sur le quai d'une gare devant un choix impossible : partir avec sa mère ou rester avec son père. À partir de cette décision se dessinent plusieurs vies, plusieurs amours, plusieurs Nemo. Tant qu'il ne choisit pas, tout reste encore possible.



Mr. Nobody, Jaco Van Dormael, 2009
Affiche du film – utilisée ici à titre d'illustration de la référence évoquée.

Et forcément, ce genre de bordel existentiel avait tout pour me plaire.

Parce que derrière la science-fiction, Mr. Nobody parle surtout des choix que l'on fait, de ceux que l'on ne fait pas, du hasard, des regrets et de toutes ces routes que l'on abandonne chaque fois qu'on décide d'en emprunter une.

Jaco Van Dormael expliquait d'ailleurs avoir voulu questionner cette part de choix et de hasard qui fait que notre vie devient celle-ci plutôt qu'une autre.

Son personnage principal s'appelle Nemo Nobody.
Et ce prénom n'est pas tout à fait innocent. Nemo signifie
" personne " en latin. C'est également le nom choisi par Jules Verne pour le mystérieux capitaine du Nautilus, dans **Vingt mille lieues sous les mers**, autre personnage auquel je pensais derrière mon pseudo.

J'aimais cette idée.

Être Personne.
Un type sans véritable nom qui pouvait écrire ce qu'il voulait derrière un écran sans avoir nécessairement à devenir quelqu'un.

Quelques années plus tard, lorsque j'ai commencé à imaginer ce pantin de bois fabriqué pour obéir, le nom est revenu presque naturellement.

Personne.

Dans le livre, c'est le Tyran qui le baptise ainsi. Pas vraiment par tendresse. Un pantin n'a pas besoin d'un prénom. Il doit faire ce pour quoi il a été fabriqué, fermer sa gueule et laisser les grandes personnes tirer sur les ficelles.

Il n'est personne.

Sauf que le bout de bois finit par prendre son nom au sérieux.

Personne commence à penser. À rêver. À aimer. À désobéir. Il coupe ses fils, quitte la scène et part vers l'Ouest avec cette drôle d'ambition de découvrir ce qu'il pourrait devenir maintenant que plus personne ne lui dit qui il doit être.

Au début de son voyage, Personne croit surtout qu'il lui suffit de couper ses fils pour être libre. Seulement, vivre va lui en accrocher quelques autres.

Il va aimer, perdre, souffrir, devenir père, vieillir. Et le pantin qui refusait qu'un autre tienne sa croix d'attelle finira même par tenir celle de ses propres enfants pour tenter de les protéger, avant de les regarder couper leurs fils à leur tour.

Finalement, ce personnage aura fait un sacré bout de chemin pour un morceau de bois.

Et son nom aussi.

Personne n'était au départ qu'un vieux pseudo.

Le reste, c'est lui qui l'a vécu.

LES FANZINES D'OREN

" L'enfant de SadnessHill,
derrière les barreaux
d'une cellule empestant la mistoufle et la pisse,
jura de laisser le saignant,
qu'il portait en fardeau,
croupir au pénitencier des Supplices,
lorsqu'il s'échappera de sa nouvelle prison,
le jour de sa deuxième grande évasion... "

extrait du texte
" Enfance à SadnessHill "



LE TYRAN

LE MARIONNETTISTE CUPIDE

image générée par IA

Le Tyran n'est pas une personne en particulier.
Il en est beaucoup trop.

Mon père, certains de mes profs, mes différents patrons, les politiques... Tous ceux qui, à un moment ou à un autre, pensent savoir mieux que nous ce que nous devons faire, penser ou devenir.

Le Tyran, c'est l'autorité.
Celle qui impose, qui ordonne, qui contrôle. Celle qui tient les fils et qui trouve parfaitement normal de les tirer.

Mais le Tyran est aussi profondément humain. Avec tout ce que ça comporte de contradictions, de blessures, de rancœur et surtout de cupidité.

Parce qu'avant de devenir celui qui emprisonne les Pantins, le Tyran a lui-même été prisonnier.

Son histoire, il la raconte notamment à SadnessHill.
Il a grandi avec un père alcoolique. Il a aimé une femme qui lui a brisé le cœur et qu'il finira par tuer lorsqu'il découvrira qu'elle l'a trompé. Condamné au pénitencier, il casse des caillasses à longueur de journée, une pioche entre les mains.
Et puisqu'il estime que son cœur ne lui sert désormais plus à grand-chose, il décide symboliquement de lui réserver le même sort.
À coups de pioche.

D'ailleurs, je pensais l'avoir construit avec tout ce que je détestais chez les autres. En écrivant ces lignes aujourd'hui, je me rends compte qu'il y avait finalement un peu de moi dans le Tyran aussi...

Il s'évade du pénitencier et traverse le désert.
Seul, presque mort de soif, il finit par tomber sur un bois mystérieux.

Et là où Personne aurait probablement vu un miracle, le Tyran voit immédiatement autre chose :
du pognon.

Il comprend qu'il peut tailler dans ce bois des créatures capables de bouger, de chanter, de jouer la comédie. Il fabrique alors ses Pantins, leur accroche des fils et monte ses spectacles.

Parce que le Tyran possède également un autre travers que je lui ai volontiers collé sur le dos : c'est un mauvais poète et un mauvais écrivain.
Il écrit des textes médiocres, mais possède quelque chose que beaucoup de mauvais auteurs rêveraient probablement d'avoir :
une troupe entière obligée de les interpréter.

Les Pantins jouent ses histoires. Ils chantent ses chansons. Ils récitent ses textes. Et lui ramasse l'argent.
Il ne crée pas vraiment pour raconter quelque chose. Il crée pour être applaudi, reconnu et surtout payé. Même son art devient une forme de domination : puisqu'il tient les fils, il peut obliger les autres à donner vie à ce qu'il écrit.

Le Tyran a connu l'autorité d'un père, la violence de ses propres émotions, les murs d'un pénitencier et la privation de liberté. Il aurait donc toutes les raisons de comprendre ce que signifie être prisonnier.
Mais lorsqu'il devient enfin libre, il ne cherche qu'à contrôler à son tour.

LES FANZINES D'OREN

" Mais alors que Filles de joies
attisent le feu des gueules de bois,
il y a cette femme, belle comme une flamme,
dans l'âtre où les baises rougeoient.
Divine Lady qui éteint le pianiste
quand il accompagne les cancans,
pour qu'il ne reste sur la piste
que son foyer incandescent. "

extrait du texte " La Putain du Saloon "



LILY-ROSE

LA PUTAIN DU SALOON

image générée par IA

Lily-Rose aussi prisonnière que Personne.
Lui porte ses fils. Elle porte sa condition de prostituée.

Le Pantin et la Putain...
Deux personnages enfermés dans une existence qu'ils n'ont pas vraiment choisie et qui rêvent, chacun à leur manière, de foutre le camp.

Personne tombe amoureux d'elle.
Pas de la putain. Pas de ce que les hommes viennent chercher auprès d'elle. Mais de la femme qui se cache derrière tout ça.

Alors il lui propose de partir avec lui. De tout foutre en l'air. Le saloon, le désert et leurs chaînes... monter à bord d'un riverboat et disparaître ensemble vers un ailleurs.

Seulement, le jour du départ, la diligence de Lily-Rose est attaquée.
Et Lily-Rose disparaît.

Personne va la chercher. Partout. Longtemps. Il traverse l'Ouest avec l'espoir de retrouver sa trace, jusqu'à ce que le temps finisse par faire ce qu'il fait toujours : passer.

La vie continue malgré les absents. Les souvenirs s'éloignent. Les blessures cicatrisent comme elles peuvent et même les grandes promesses finissent parfois ensevelies sous la poussière.

Alors Personne continue sa route sans elle.

Pourtant, Lily-Rose ne disparaît jamais complètement. Son souvenir ressurgit parfois sous les traits de Transparence, cette présence presque effacée qui traverse le livre.

Transparence n'est pas Lily-Rose, ni véritablement son fantôme. Elle est ce qu'il en reste dans la mémoire de Personne. Une silhouette que le temps a rendue floue, mais qu'il n'est jamais complètement parvenu à oublier.
Tout comme son nom.

Comme beaucoup de choses dans *Pantins sans filtre*, il ne vient pas de nulle part. Lily-Rose est un prénom emprunté à ma vie personnelle, auquel j'ai mêlé l'une de mes références littéraires :
La rose du **Petit Prince**. Cette fleur qui, parmi toutes les autres, devient unique simplement parce qu'elle est celle qu'il aime.

L'histoire de Lily-Rose aurait pu s'arrêter avec sa disparition. Une histoire d'amour inachevée parmi toutes celles que Personne traîne derrière lui au cours de son voyage. Mais alors qu'il pense arriver au bout de sa route, seul dans le désert, persuadé que sa dernière heure est venue, un petit garçon blond apparaît devant lui.

C'est mon "Petit Prince".

Celui qui vient rappeler à Personne qu'il existe quelque part une rose à laquelle il s'est attaché et qu'il n'a jamais vraiment cessé d'aimer. Et avec lui revient quelque chose que Personne avait fini par abandonner quelque part en chemin.

L'espoir.
L'espoir que Lily-Rose soit toujours en vie.

Personne reprend alors sa quête afin de retrouver celle qu'il avait cherchée si longtemps. Et c'est précisément là que doit commencer le tome 2 de *Nous n'étions que des Pantins sans filtre*.

LES FANZINES D'OREN

" Aponi, papillon de nuit,
chrysalide d'amour
au jardin paradis.
Offre-moi tes jours
avant qu'ils ne s'enfuient. "

extrait du texte " Aponi "



APONI & HATEYA

LE PREMIER AMOUR ET CELUI D'UNE VIE

image générée par IA

Lily-Rose n'est pas la seule femme à traverser la vie de Personne.

Il y a aussi Aponi et Hateya.

Toutes les trois racontent trois manières d'aimer, mais aussi trois moments différents d'une vie.

Aponi, c'est l'amour de jeunesse.
Celui des premières fois, des sentiments que l'on découvre encore sans vraiment savoir quoi en faire. Un amour important parce qu'il participe à ce que l'on devient, même lorsqu'il n'est pas destiné à nous accompagner très longtemps.

Puis vient Lily-Rose, le grand amour perdu.
Celui que Personne aurait voulu emmener avec lui, mais que la vie arrache à son histoire avant qu'ils puissent réellement commencer la leur. Il la cherchera longtemps avant de finir, faute de mieux, par apprendre à continuer sans elle.

Et enfin, il y a Hateya, l'amour d'une vie.
Pas nécessairement celui que l'on poursuit à travers le désert en espérant réparer le passé, mais celui avec lequel on avance. Celui qui traverse les années, voit le bois se fissurer, les rêves changer de gueule et le temps commencer son sale boulot.
Celui qui reste jusqu'à la fin.

Aponi, Lily-Rose et Hateya ne sont donc pas vraiment trois concurrentes dans le cœur de Personne.
Elles sont trois époques de sa vie. Trois amours différents.
Celui que l'on découvre.
Celui que l'on perd.
Et celui avec lequel on vieillit.

Une scène sous la loupe

[...] Les fleurs, il faut les regarder et les respirer. Mais il ne faut pas les écouter. Elles mettent parfois trop d'épines dans leurs mots, c'est pour se défendre de ceux qui voudraient les manger. Malheureusement, à trop se défendre elles en deviennent méfiantes et prennent n'importe qui pour des mangeurs de fleurs. Alors elles piquent, elles s'attaquent au cœur, puis une fois seules, elles pleurent de ne pas être aimées. Les fleurs sont contradictoires. [...]

extrait du texte " Espoir sans fin "



Espoir sans fin

Au-delà du point final

Espoir sans fin arrive alors que l'histoire pourrait très bien s'arrêter.

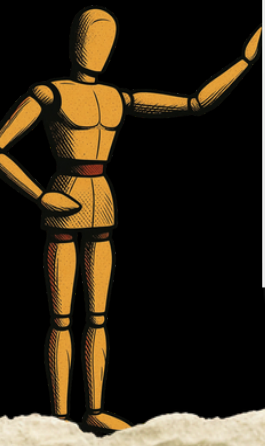
Personne est seul dans le désert, à moitié enseveli sous la poussière. Il se débarrasse de ses souvenirs et attend la Faucheuse, le Passeur, « l'Ultime Voyage ». Tout le vocabulaire du début du texte annonce une fin.

Sauf que le titre raconte déjà autre chose.

Espoir sans fin est un clin d'œil à l'un de mes films cultes : **L'Histoire sans fin**. Mais il contient aussi ce qui va se jouer dans ces dernières pages : au moment où Personne pense que tout est terminé, l'espoir revient empêcher l'histoire de crever avec lui.

Et pour ça, il fallait d'abord faire revenir Lily-Rose.
Pas vraiment Lily-Rose, d'ailleurs.
Transparence.

« Ainsi te voilà, Transparence… »



Comme expliqué plus tôt, Transparence est le souvenir de Lily-Rose qui tente de ressurgir. Et ici, alors que Personne vide justement sa mémoire avant de mourir, son visage revient. Il se souvient de la diligence revenue sans elle, de ses recherches, de toutes les questions restées sans réponse.

Puis Transparence disparaît à son tour.
Et laisse apparaître un enfant aux cheveux d'or.

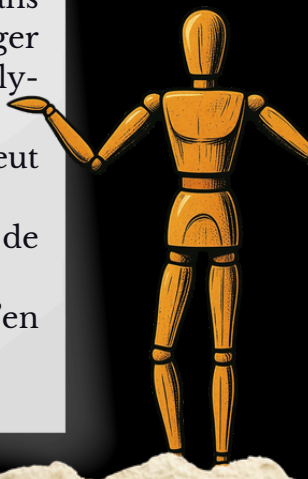
« Toi aussi tu as des soucis avec une fleur unique à tes yeux ? »

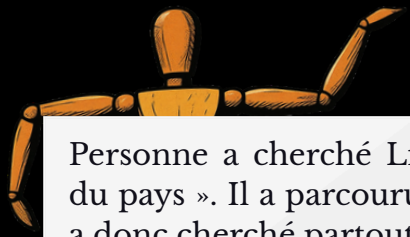
Pas franchement la référence la plus subtile de ma carrière.

Je reprends volontairement les codes du personnage de Saint-Exupéry : l'enfant blond, sa rose, l'apprivoisement, les épines, les couchers de soleil, le serpent… Mais surtout cette idée qu'une rose devient différente de toutes les autres parce qu'on s'est attaché à elle.

Et forcément, la rose de Personne, c'est Lily-Rose.

Mon " Petit Prince " ne vient donc pas simplement faire un petit coucou littéraire avant de repartir dans son bouquin. Il a une fonction précise : obliger Personne à regarder autrement la disparition de Lily-Rose.
Personne considère qu'il l'a perdue et qu'il n'y peut plus rien.
L'enfant, lui, lui fait remarquer quelque chose de beaucoup plus simple :
« Tu dis avoir traversé ce pays, mais ta planète n'en possède-t-elle qu'un seul ? »
Et c'est là que se cache véritablement la suite.





Personne a cherché Lily-Rose « d'un bout à l'autre du pays ». Il a parcouru son Far West. Dans sa tête, il a donc cherché partout.

Jusqu'à cette question.
« N'y a-t-il pas d'autres terres sur ta Terre ? »

Et Personne répond :
« Mais il y a la mer... »

Voilà.
En trois répliques, la direction du tome suivant devient claire.

Mon " Petit Prince " ne lui donne pas la réponse. Il agrandit simplement la carte.

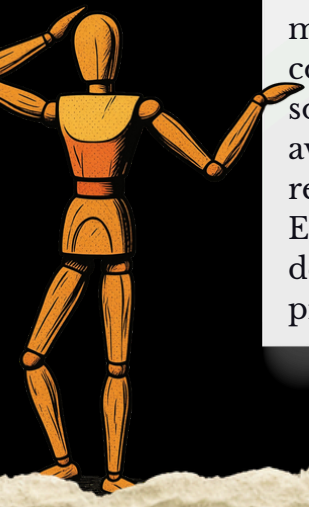
À partir de là, tout le vocabulaire change. Le désert laisse progressivement sa place à la mer. Le Passeur des Morts devait venir chercher Personne sur sa barque. Personne décide finalement d'envoyer cette « barque ténébreuse » au diable pour chercher un navire. Puis viennent le radeau, le trois-mâts, le capitaine, l'équipage et enfin les embruns.

Ce n'est donc pas seulement Personne qui repart.

Tout l'univers des Pantins commence à quitter le western.

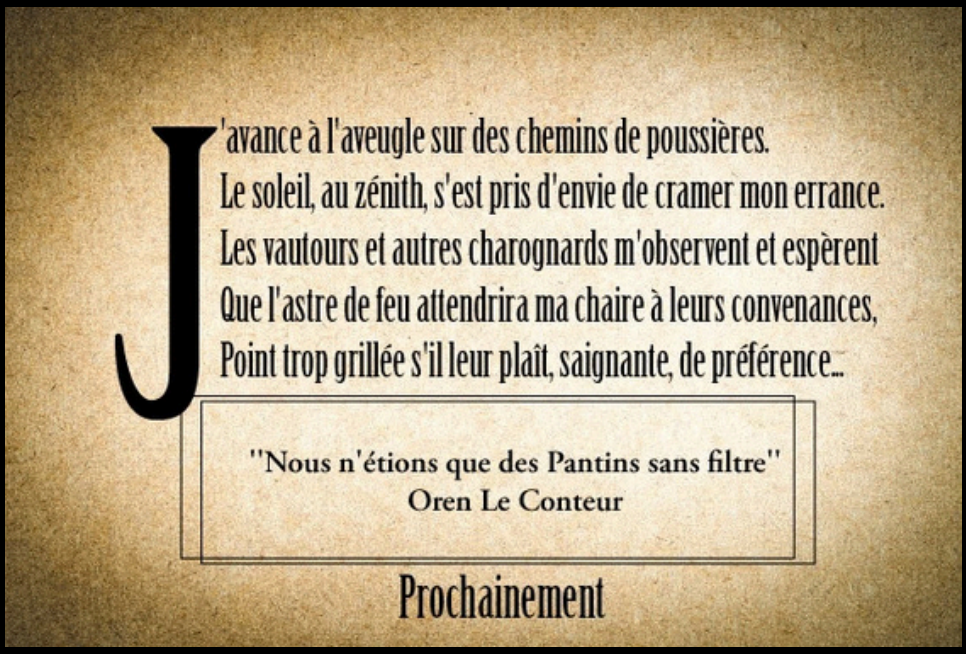
Il y avait aussi derrière *Espoir sans fin* une envie beaucoup plus simple : je n'arrivais pas à quitter Personne.
Le livre avait pourtant déjà son mot « FIN ». Mais une fois arrivé au bout, je n'avais aucune envie de le laisser là. J'ai donc rouvert le manuscrit et ajouté plusieurs textes, parmi lesquels *La Putain du saloon*, *Le RiverBoat n'attendra plus* et finalement *Espoir sans fin*.

Et c'est devenu quelque chose que j'ai continué à faire dans mes livres : ma version littéraire de la scène post-générique, comme au cinéma. L'histoire est terminée, le générique défile, puis une dernière scène apparaît pour ceux qui sont restés. Parfois pour déconner, parfois pour laisser une dernière image et parfois pour annoncer la suite.
Dans Pantins, ce bonus est devenu bien plus qu'un petit rab. Il a transformé un adieu en au revoir.

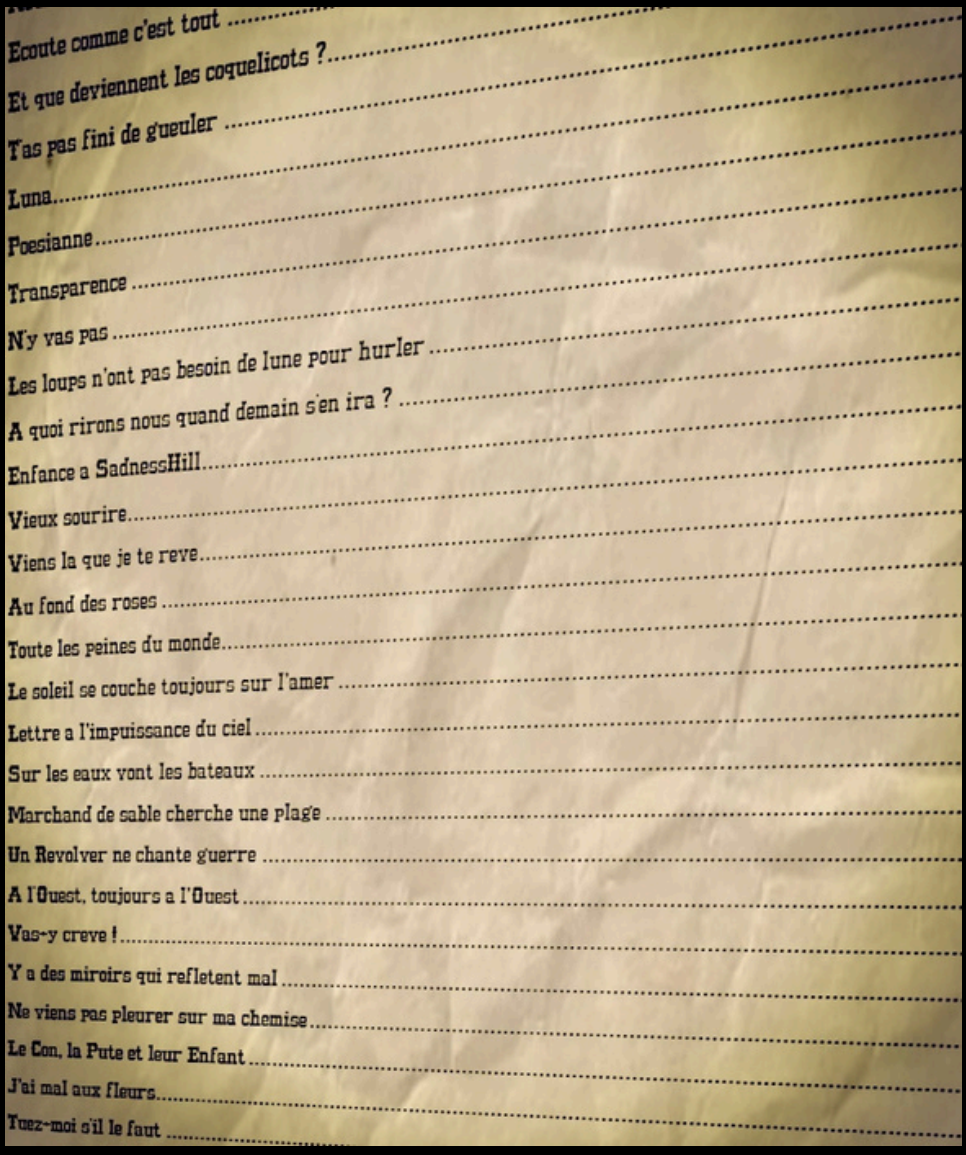


Personne était couché dans le désert en attendant la mort. Quelques pages plus tard, il parle de construire un navire. Il voulait se débarrasser de ses souvenirs, il retrouve celui de Lily-Rose. Il pensait avoir parcouru tout son monde, il découvre qu'il lui reste encore la mer.
Et alors que tout le texte semblait conduire vers un dernier voyage, celui-ci devient finalement le premier pas du voyage suivant.

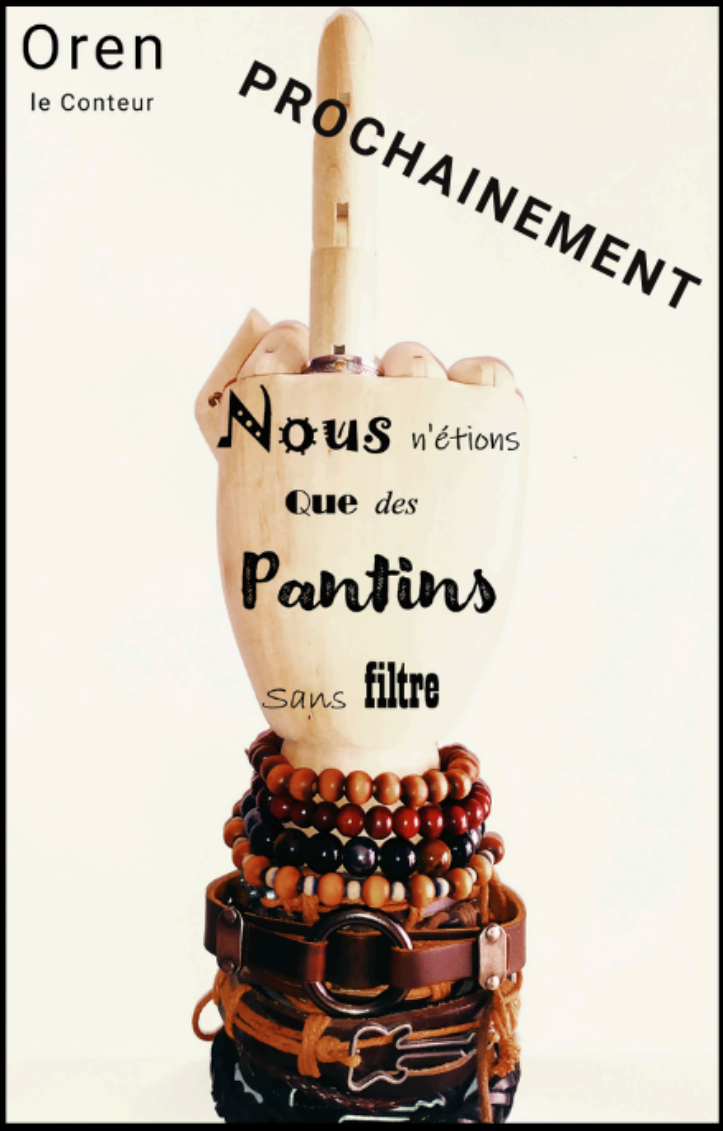
Les copeaux de l'atelier



Premier teasing publié sur les réseaux alors que le livre était encore en préparation. Quelques lignes, un « prochainement » … et absolument aucun plan pour la suite.



Le tout premier sommaire de Pantins sans filtre.
À ce stade, le livre était encore en chantier. Certains titres changeront de nom, d'autres disparaîtront et quelques-uns n'avaient même pas encore été écrits.



Première ébauche de couverture de Nous n'étions que des Pantins sans filtre. Le manuscrit était encore en cours d'écriture, le Far West et Personne continuaient de se construire, mais le titre et l'idée du Pantin étaient déjà là.









Les premiers visages de Personne.
Premiers essais réalisés avec l'IA pour visualiser le personnage tel que je l'imaginais : un Pantin de bois sans visage, coiffé d'un chapeau de cow-boy. Des recherches visuelles, pas des illustrations du livre.



Le véritable Personne.
Après avoir passé un bouquin entier à essayer de couper ses fils, il a fini sur mon bureau. Il m'accompagne depuis chaque jour pendant que j'écris. Niveau liberté, on repassera.



La première couverture officielle.
Après les essais, les brouillons et les « prochainement », les Pantins avaient enfin leur couverture. C'est sous cette gueule-là que Personne a fait ses premiers pas hors de l'atelier.









Les premières pubs des Pantins.
Quelques-uns des premiers visuels réalisés pour présenter Nous n'étions que des Pantins sans filtre sur les réseaux sociaux.



En 2024, j'ai décidé de reprendre mes cinq premiers livres pour harmoniser leurs formats, leurs mises en page et leurs couvertures.
Les Pantins sont donc repassés sur l'établi.
La main, les fils, le Pantin, le noir... tout était déjà là. J'ai simplement retravaillé l'ensemble pour qu'il trouve sa place aux côtés des livres publiés depuis.
Un petit coup de rabot, trois ans après sa première sortie.
Et voilà la gueule qu'il a aujourd'hui.

Entre vos mains

J'ai passé une bonne partie de ce fanzine à raconter ce que j'avais mis entre les lignes.
Mais il y a aussi ce que les autres y ont trouvé.

Une fois le livre publié, les Pantins ont quitté mon bureau pour passer entre d'autres mains. Certains lecteurs ont compris ce que j'avais voulu raconter. D'autres y ont vu leurs propres fils, leurs propres marionnettistes, leurs propres envies de liberté.

Alors avant de leur laisser quelques pages, j'avais simplement envie de leur dire merci.

Merci pour l'accueil réservé à ce premier livre. Merci d'avoir fait confiance à un auteur alors parfaitement inconnu, d'avoir pris le risque d'ouvrir son bouquin et, surtout, d'être allé jusqu'au bout.

Merci pour les retours, les messages, les encouragements. À une époque où je ne savais pas encore vraiment si j'avais ma place là-dedans, ils m'ont donné la force d'y croire un peu plus et l'envie de poursuivre.

Merci à celles et ceux qui me découvrent aujourd'hui, à celles et ceux qui m'ont découvert en chemin, et à celles et ceux qui, des années plus tard, sont toujours là, achètent encore mes livres, les lisent, m'écrivent parfois quelques mots et me donnent l'envie de continuer.

Parce qu'un auteur peut bien écrire seul dans son coin…
Sans lecteurs, ses mots ne vont jamais bien loin.

★★★★★ Achat vérifié

A lire!

Commenté en France le 12 janvier 2022

Un fabuleux bouquin et pour ceux qui oense que la poésie est d'un autre âge je vous invite à découvrir ce livre ainsi que son auteur plusieurs thématiques évoquées avec une grande habilitée un poète des temps modernes très inspiré.
Le décor choisi est d'une autre époque et pourtant l'ensemble des textes correspondent bien à notre société actuelle.
Bravo l'artiste

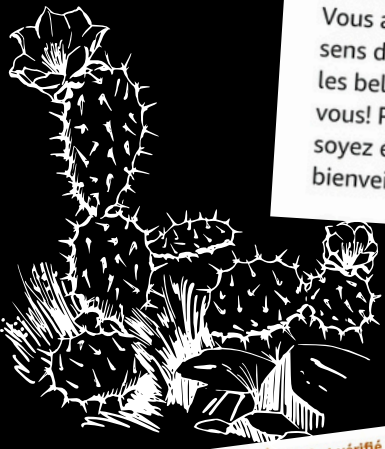


★★★★★

À LIRE ABSOLUMENT!!!

Commenté en France le 1 août 2021

Vous aimez les ambiances Western, vous vous interrogez sur le sens de la vie, vous aimez les mots et leur pouvoir, la poesie et les belles histoires alors le livre d'Oren le conteur est fait pour vous! Partez à la rencontre de ses personnages et comme moi soyez émus devant sa pertinence, son impertinence, sa bienveillance mais aussi sa clairvoyance!!!



★★★★★ Achat vérifié

Foncez

Commenté en France le 26 octobre 2021

Un auteur qui nous emmène dans son univers. Ça sent l'enfance et les western et c'est pimenté d'un regard sur la vie et ses émotions absolument envoûtant . Ne passez pas à côté .



★★★★★ Achat vérifié

Un premier tome excellent

Commenté en France le 15 juillet 2021

Nous n'étions que des pantins sans filtre

Oren le Conteur

J'ai vraiment beaucoup aimé cette histoire, narrée sous forme de poésies. Je le recommande à la lecture pour re-découvrir et aimer la poésie autrement !

Vous vous demandez qui tire les ficelles ? Vous aimeriez vous libérer de ces liens qui vous font gesticuler dans tous les sens ? La Vie, le Temps, l'Amour, la Mort… l'Humanité ?
Dans un duel sans merci, face à face avec vous-même, dégainez votre vérité le premier, le Bon (pas la Brute, ni le Truand)! Donnez du sens à votre existence…
Une ambiance western, pour une longue traversée du désert, une quête désespérée ; et juste avant votre dernier souffle, découvrez le fil ultime qui vous tient à la vie !





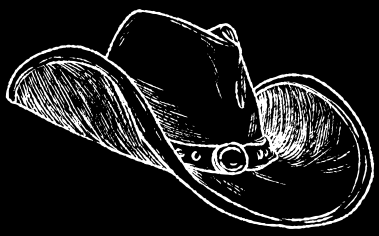
★★★★★ **A lire absolument**

Avis laissé en France le 21 décembre 2024

Format: Broché

Magnifique univers entre western et poésie

Bonsoir Oren,
J'ai enfin terminé « Nous n'étions que des pantins sans filtres 1 »
Coup de ❤️ pour Poésianne.
J'ai aussi particulièrement apprécié Enfance à SadnessHill, Mon ami de vaste pleine, L'éveil, Aponi, Ne viens pas pleurer sur ma chemise, La putain du saloon, Un Revol'Verre ne change guerre, Hateya, Viens là que je t'rêve, T'as pas fini de gueuler, Le vent, Au fond des roses, Sans toi, Les loups n'ont pas besoin de lune pour hurler, et Lettre à l'impuissance du ciel.
Bravo pour les acrostiches, coup de cœur ❤️ pour le DILIGENCE.
Votre 2eme livre fera partie de ma liste de Noël, à moins que je ne l'achète avant !
Belle soirée 😊



Bonsoir, juste un petit mot pour te dire que pour le moment je n'ai pas encore tout lu mais ce que j'ai lu je l'ai partagé avec ma famille, mes ami(e)s et tu fais mouche à chaque fois!!!
Forcément pour moi « ton nom est personne » a une résonance particulière 😉
Mais sinon mon Papa a reconnu bcp de titre dans « western-coquillette » plus que moi mais mon père c'est Dieu dc c'est normal 😉😂
J'ai partagé avec un ami « mon ami de vaste peine » parce que ça nous ressemblait et ça nous a ému !!!
« L'éveil » m'a bcp touchée aussi car c'est mon rapport à la photo
« poesianne » m'a piquée, souvenir d'un amour perdu... et auquel j'ai cru plus qu'à tous les autres!!!
La fin de « la putain du Saloon » parce ce moi aussi je voudrais qu'on m'emmène loin...
« Hateya » car moi aussi je veux danser!!!
Et puis... « viens la que j'te rêve »...
poulalah... je suis sans voix...

❤️

Et aussi « t'as pas fini de gueuler » parce que j'ai mal que la vie puisse être aussi belle et qu'on la malmène...

❤️

Alors quelques retours sur mes livres achetés par nos poetes d ici
Pour ceux qui ne connaisse pas .. " Oren le conteur "
C'est juste magique son univers nous emmène a travers ces lignes vers un eveil de nos vies
Ces ecrits sont dingues tellement imprégnés de réalité
Lorsque j aime un livre je laisse la derniere page en suspens comme une oeuvre inachevée
Saches que je t ai traîné avec moi et je vais te faire voyager dans D'autres mains
BRAVO Oren merci pour ce Bon moment



Salut Oren, je pars ce matin pour quelques jours en Bretagne, avec.. ton livre dans mon sac 😉. Bonne semaine et à bientôt

❤️

Vous avez une écriture faite pour être « entendue »
En lisant les pantins, j'ai vu des scènes, des ambiances. Mais le style poétique n'est pas forcément facile pour tout le monde. Et, le « fil »(😋)conducteur peut paraître parfois ardu. Ce qui n'est pas le cas lorsque vous publié, même de façon disparate , avec un visuel.
Donc pour moi, les pantins relèvent vraiment d'un écrit de mise en scène. (pas forcément hyper complexe) mais il y aurait toute une autre lecture à donner - comme avec le film de l'underwood. (hyper émouvant)
mentions spéciales pour les titres, les citations, les rythmes et les chutes qui souvent donnent une claque.
J'ai adoré le fait de trouver aussi des textes en prose
Humanité 👌



Mais plus encore la rencontre de la fin ! On dirait un extrait égaré de St-Exupery ! D'une fluidité siderante ...

J'adore aussi les dédicaces au lecteur des livres. C'est un vrai cadeau.

★★★★☆ **Belle découverte**
Avis laissé en France le 29 avril 2023
Achat vérifié
Recueil de poésie tantôt tendre, tantôt acide ou amer. Une sensibilité accrue.



J'ai vraiment adoré le livre d' @oren_le_conteur et je vous le recommande de tout cœur !
Je vous invite aussi à découvrir son site et son espace YouTube, ses chansons, sa musique, sa poésie... son univers (lien dans sa bio)
Un coup de cœur !❤️

⭐⭐⭐⭐⭐

DÎTES M'EN PLUS

J ai adoré ce livre . Merci pour ce voyage avec des mots et des textes de toutes beauté . Un livre pour tous lecteurs qui nous emmene dans le monde d'' oren .Merci pour cette magnifique découverte que je conseille a tous

Le si peu que j'ai lu j'adore

Ayant adhéré immédiatement à l'univers cynique et désopilant des histoires d' @oren_le_conteur découvert sur Instagram, c'est avec plaisir que j'ai acheté son premier tome auto-edité. J'ai été un peu déçue de ne pas retrouver autant d'humour et de folie, on sent plus de noirceur et de blues dans le parcours de ce pantin sans filtre... Mais j'ai eu quelques éclats de rire et quelques "wow" qui ont rendus la lecture très agréable.
🤩👌



Ce qu'il reste des Pantins

Lorsque j'ai refermé puis rangé mon premier exemplaire de *Nous n'étions que des Pantins sans filtre* dans ma bibliothèque, j'ai repensé à tout le chemin parcouru. À cette longue chevauchée aussi fantastique que pathétique.

Et je me suis rappelé la promesse que je m'étais faite, gamin, sur le chemin de l'école :

« Un jour, ton livre sera là, sur ton étagère. Et peut-être qu'un exemplaire traînera aussi sur la table de chevet de quelqu'un que tu ne connais même pas, quelque part loin d'ici. »

La promesse était tenue.

Je pensais probablement avoir enfin terminé quelque chose. Quelle naïveté…

Parce que cinq ans plus tard, il y a toujours un Pantin posé sur mon bureau pour me rappeler que son deuxième tome ne va pas s'écrire tout seul, un Marionnettiste en cavale quelque part dans mes fichiers et quelques autres projets abandonnés en chemin.

Personne n'a jamais vraiment disparu.

En 2021, pourtant, je ne pensais pas à tout ça. Je venais simplement de publier mon premier recueil poétique. Je l'avais écrit avec ce que j'avais dans le ventre à ce moment-là : un besoin de liberté, pas mal de colère, quelques blessures et cette envie de reprendre un rêve que j'avais laissé traîner beaucoup trop longtemps.

Le livre est sorti, et moi, j'ai continué d'écrire.

D'autres histoires sont arrivées. D'autres personnages. D'autres ouvrages…

J'ai changé aussi.
Oren le Conteur est devenu Oren Dipple. L'écriture, qui n'était au départ qu'un vieux rêve ressorti d'un tiroir, a fini par prendre suffisamment de place dans ma vie pour que je devienne officiellement artiste-auteur aux yeux de l'Urssaf.

Mais les Pantins, eux, n'ont pas bougé. Ils sont restés quelque part dans un coin de ma tête, à attendre le bon moment pour me remettre devant le clavier. Comme si, à force de vouloir couper leurs fils, ils avaient fini par les accrocher à mes doigts pour me forcer à raconter la suite de leurs histoires.

Et j'ai commencé à le faire.

Silvermoon Harbor

L'allumeur de réverbères est au labeur,
Déposant quelqu'étoiles dans des cages de verres
Afin qu'elles éclairent de leurs douces lumières
Les flâneries des promeneurs
Tout en mettant chaleur au cœur du port.

La nuit tombe sur Silvermoon Harbor.

Amarrés aux pontons, des navires endormis
Craquent leurs boiseries vieillissantes,
Accompagnant les haubans qui, dans le vent,
Se cognent et se chantent.
Mélodie d'une bise du Nord,

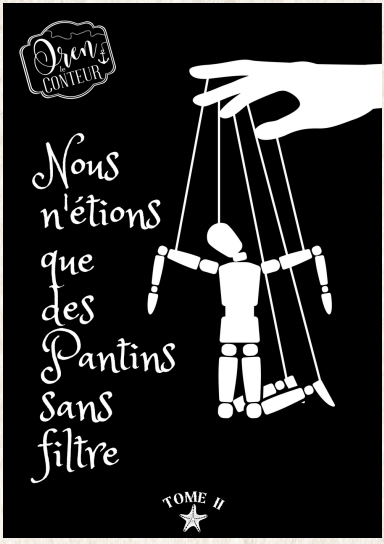
La nuit tombe sur Silvermoon Harbor.

La " Brume Azurine ", seule taverne du coin,
Résonne des rires et des chants de marins.
Comme une boite à musique, jouant depuis l'aurore
Les ritournelles, les sérénades, les ballades, les paillardes
Et les aubades poétiques des chercheurs de trésors.

La nuit tombe sur Silvermoon Harbor.

Les enfants sont couchés ou finissent leurs soupés,
Les miaulards se font gris,
les gueulards cessent leurs cris,
Le calme s'impose, les chœurs se reposent,
La Lune d'argent s'élève lentement
Au-dessus du port,

La nuit est tombée sur Silvermoon Harbor.



Premier visuel non définitif de la couverture du Tome II,

Premier jet de "Silvermoon Harbor", extrait de Nous n'étions que des Pantins sans filtre Tome II

J'ai commencé à raconter celle du Marionnettiste.

SadnessHill

Vue d'ici, la ville semble minuscule. À peine un mirage au milieu des terres arides, une oasis foireuse pour les égarés, d'où qu'ils viennent. SadnessHill n'est un refuge pour personne. On y entre comme dans une église, mais les portes invisibles se referment en moins de temps qu'il ne faut pour saluer le Seigneur d'un hochement de tête. Et on se retrouve à tourner en rond, tel un coyote en cage.

Je connais cette ville sur le bout des doigts. J'y suis né, là, dans cette vieille cabane jetée sur la colline par la main géante d'un type assez grand pour avoir constamment la tête dans les nuages. Le genre de masure qui tient debout on ne sait comment, et qui abrite en son cœur l'espace nécessaire pour y loger une jolie petite famille dysfonctionnelle. Faut avoir le fondement charitable pour accueillir toute la misère humaine. Et Dieu sait combien ces planches ont essuyé de flots de paupières.

SadnessHill n'a pas à rougir face aux villes voisines et aux grandes du Nord. Avec ses commerces en tout genre, sa place principale et ses couleurs, elle se donne du mal pour flatter la rétine du voyageur. Mais il ne faut pas se fier aux apparences. Sadness est le repaire des Noyés du désert avec ses trois saloons ouverts jour et nuit pour étancher la soif ou déborder le trop-plein. Ici, les virilités maladives se provoquent et s'empoignent à toute heure, jusqu'à faire chanter la poudre sur les airs d'un pianiste embrumé par ses propres vapeurs éthyliques.
En avant la musique...



Premier visuel non définitif du spin-off "Nous mordrons la poussière sous un soleil de plomb"

Premier jet de "SadnessHill", extrait de "Nous mordrons la poussière sous un soleil de plomb"

J'ai imaginé un livre dans lequel le lecteur pourrait lui-même revenir dans cet univers et choisir son chemin.

La veuve blanche

Il était une fois,
au beau milieu des vastes plaines
de l'Ouest sauvage,
une jeune femme à la peau blanche
comme la Lune,
qui errait dans le désert
à la recherche de son amour perdu.

Fauché par la violence de quelqu' hors-la-loi,
venus crier vengeance
pour une poignée de dollars,
le jeune homme fut traîné,
avant d'être pendu
à un arbre mourant,
perché sur les hauteurs
d'un canyon inconnu.

L'amoureuse éplorée,
guidée par son cœur,
sillonnera le désert,
l'espoir s'amenuisant
au fil des heures.

Mais alors que pointait l'aurore,
elle aperçut enfin,
le corps de son amant
balancé par le vent.
[...]

Extrait du premier jet de "La veuve blanche"

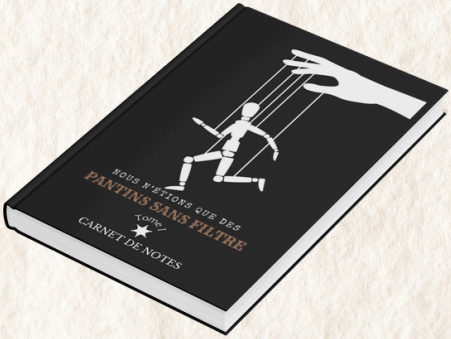


Premier visuel non définitif du livre interactif "Les contes d'Oren"

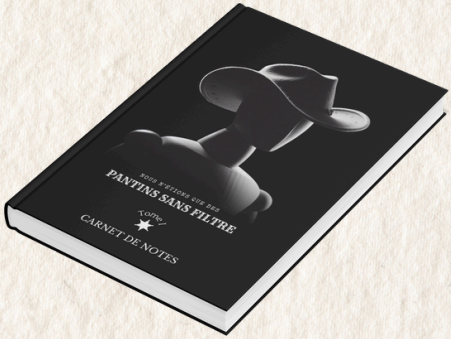
Les Carnets des Pantins

Une extension de *Nous n’étions que des Pantins sans filtre*, mêlant pages libres, citations et quelques contenus tirés de l’univers du livre.

Parution : mars 2025
Format : carnet relié
Pagination : 200 pages
Pages d’écriture : environ 190 pages blanches
Contenu : citations et extraits du livre, bonus sur pages noires
Couvertures : 2 versions disponibles
Prix : 14,99 €
Disponibilité : Amazon
Création : Oren Dipple



Couverture classique du carnet de notes “Nous n’étions que des Pantins sans filtre” (créée avec Canva)



Couverture alternative du carnet de notes “Nous n’étions que des Pantins sans filtre” (créée avec l’IA)

Certains de ces projets sont allés jusqu'au bout.
D'autres sont toujours en chantier.
Et certains ne verront peut-être jamais le jour.

Je pourrais les appeler des projets abandonnés, mais je préfère y voir des copeaux. Des morceaux tombés du premier Pantin pendant que je continuais, livre après livre, à tailler ma propre histoire.

Parce qu'au fond, *Nous n'étions que des Pantins sans filtre* n'a jamais vraiment eu de point final. Ce projet a, dès le départ, été pensé comme une trilogie. Trois tomes, trois univers, trois voyages…

Et alors que je pensais conter l'histoire d'un Pantin qui voulait couper ses fils, se libérer de tout ce qui l'entravait et l'empêchait de vivre pleinement sa vie, j'étais peut-être simplement en train d'écrire la mienne.

Ce premier livre a planté quelque chose en moi.
Une envie de liberté. D'indépendance. Et surtout la certitude que ce rêve de gosse, celui de pouvoir un jour prendre un bouquin sur une étagère et me dire :
« Celui-là, c'est moi qui l'ai écrit. »
…n'était finalement pas si inaccessible.

Je m'appelle Oren Dipple, et je n'étais qu'un Pantin sans filtre.



image générée par IA

BIO

Je suis Oren Dipple, écrivain, poète et parolier indépendant, né à Nantes en 1986.

J'ai publié mon premier livre, *Nous n'étions que des Pantins sans filtre*, en 2021. Depuis, j'ai poursuivi mon travail en autoédition à travers plusieurs recueils, récits et projets littéraires, parmi lesquels *Nous n'avions que la vie devant nous*, *Nous vous souhaitons un joyeux Noël de merde*, *#Pleurnicheries – Poésies des réseaux*, *Nous n'irons plus voir la mer* ou encore *Le Sonneur d'Irylia*.

Mon écriture navigue entre poésie, fiction, chanson et textes plus personnels. J'y parle souvent d'amour, de liberté, du temps qui passe, des blessures, des souvenirs et de tout ce qui compose une vie ordinaire lorsqu'on prend le temps de la regarder d'un peu plus près.

En 2024, je suis devenu officiellement artiste-auteur. La même année, *#Pleurnicheries – Poésies des réseaux* a été distingué au PPI24. En parallèle de mes livres, j'écris également pour la presse locale nantaise en tant que correspondant.

Après avoir publié plusieurs années sous le nom d'Oren le Conteur, j'ai choisi en 2026 de poursuivre mon parcours sous le nom d'Oren Dipple.

Je continue aujourd'hui à développer mes différents projets littéraires en indépendant, entre poésie, récits, chansons et univers de fiction. *Copeaux de Pantins* est le premier numéro des Fanzines d'Oren, une collection dans laquelle je reviens sur la création de mes livres, leurs coulisses et ce qui se cache derrière les textes.

REMERCIEMENTS

Merci d'abord à celles et ceux qui ont lu *Nous n'étions que des Pantins sans filtre*. À ceux qui étaient là en 2021, quand je publiais mon premier livre sans vraiment savoir où tout ça allait me mener. À ceux qui sont arrivés plus tard. Et à ceux qui sont encore là aujourd'hui.

Merci à celles et ceux qui ont acheté mes livres, les ont lus, prêtés, offerts ou simplement conseillés à quelqu'un. Merci pour les messages, les commentaires, les avis et les quelques mots laissés parfois au détour d'une publication.

Pour un auteur indépendant, ces retours ont beaucoup plus d'importance qu'on ne l'imagine. Il n'y a pas derrière moi une maison d'édition avec un service de communication, un budget publicitaire ou une armée de gens chargés de faire connaître mes bouquins. Un commentaire, un avis, un partage ou une recommandation peut sembler anodin, mais c'est ce qui fait vivre le bouche-à-oreille, améliore la visibilité et le référencement d'un livre et, surtout, lui permet parfois d'arriver entre les mains d'un lecteur qui n'en aurait jamais entendu parler autrement.

Alors merci à tous ceux qui prennent quelques minutes pour le faire. Et merci aussi pour les critiques, lorsqu'elles sont sincères. Elles permettent parfois de comprendre ce qui fonctionne, ce qui fonctionne moins bien et de continuer à avancer.

Merci également à celles et ceux qui m'entourent, supportent mes humeurs d'ours râleur et peu sociable.

Et merci à vous qui venez de parcourir ce premier numéro des Fanzines d'Oren.

L'idée est de poursuivre cette collection. Le prochain numéro devrait être consacré à mon deuxième livre, *Nous n'avions que la vie devant nous*, et d'autres pourront ensuite revenir sur chacun de mes ouvrages. Mais tous les numéros ne parleront pas forcément d'un livre. Certains pourront explorer d'autres aspects de mon travail, de l'écriture, de l'autoédition, de notre époque ou simplement des sujets sur lesquels j'aurai envie de m'attarder.

Je préfère toutefois être transparent : réaliser *Copeaux de Pantins* m'a demandé beaucoup de temps et de travail. Bien plus que je ne l'imaginais en commençant. Alors la suite dépendra aussi de l'accueil réservé à ce premier numéro. Si vos retours me montrent que ce format vous intéresse, je prendrai volontiers le temps de remettre les mains dans les copeaux. Si ce n'est pas le cas, je préférerai consacrer ce temps à mes livres et à mes autres projets.

Dans tous les cas, merci d'être arrivé jusqu'ici.

Je vous souhaite une vie merveilleuse



LES FANZINES D'OREN

COPEAUX DE PANTINS

Les Fanzines d'Oren #1
Autour de : Nous n'étions que des Pantins sans filtre
Auteur : Oren Dipple
Parution du fanzine : octobre 2026
Format : PDF numérique gratuit

Le livre
Disponible sur Amazon
• Broché
• Kindle

Les Carnets des Pantins
Disponibles sur Amazon

Retrouvez Oren Dipple
Instagram : @oren_le_conteur
Facebook, Pinterest, Panodyssey, Youtube : Oren Dipple
Site : https://orenleconteur.wixsite.com/orenleconteur

Prochain numéro :
PHOTOS JAUNIES
Dans les souvenirs de Nous n'avions que la vie devant nous

© 2026 Oren Dipple
Fanzine indépendant • Tous droits réservés.

Oren Dipple